

# Un Géographe et les Alpes



Rheinwaldhorn ou Adula (hiver 2018)

## 1. Le sens du titre

J'aurais pu être un passionné de déserts et la question aurait été la même mais, évidemment, tournée sur le désert ; la même chose si cela avait été la mer ou la forêt, la steppe, la ville, etc. Un géographe – un géographe de profession, je veux dire – est toujours confronté à son espace ou territoire de prédilection. Celui-ci le stimule, l'interroge et souvent le défie : c'est un jeu perpétuel qui porte le passionné – comme le sportif – à chercher ses propres limites : de compréhension pour celui qui l'étudie ou de réussite pour le sportif. Pour moi, c'était les Alpes ! Cette confrontation a débuté avec les activités de jeunesse, mais a commencé professionnellement avec ma thèse de doctorat dans les « préhistoriques » années Soixante-dix-Quatre-vingts.

Un géographe, disais-je, se confronte à un territoire et la première chose que ses « maîtres » lui apprennent – et qui trouve confirmation dans la réalité, surtout pour un géographe des sciences humaines – c'est que l'espace porte les empreintes des sociétés et des individus qui l'habitent. Empreintes qui sont souvent perdues et remplacées par d'autres. La première chose qu'un géographe apprend c'est donc cela : **l'espace est une construction sociale**. Il est le reflet des rapports que les hommes et les femmes ont entre eux et avec leur environnement : rapports localisés qui révèlent les diversités de culture, de lieux et

d'histoire. Ces diversités s'expriment simultanément à travers, d'un côté, les spécificités liées aux lieux et à leurs sociétés et, de l'autre, les similitudes avec d'autres sociétés et lieux, parce qu'il n'y a pas d'espaces fermés ou isolés : mêmes les îles ne sont pas des territoires isolés (du moins jusqu'à quand les hommes ne décident pas de le faire : mais cela ne dure jamais !).

Le titre-question prend son sens en tant que confession, comme dirait Bernard Crettaz<sup>1</sup>, d'une expérience professionnelle durée une quarantaine d'années passées à fouiner ici et là dans certains aspects de ce monde particulier que sont les Alpes.

## 2. Civilisation métisse

Paradoxalement, pour étudiées, observées, dessinées ou photographiées qu'elles soient – racontées, comme dirait Enrico Camanni<sup>2</sup> – les Alpes restent toujours un monde à redécouvrir. Il y a toujours quelque chose à dire et à voir parce qu'il y a toujours des questions que les sociétés humaines se posent sur elles-mêmes. De ce point de vue, que ce soit les Alpes ou les Pyrénées, l'Alsace ou l'Auvergne, cela ne fait pas beaucoup de différence parce que, justement, chaque espace terrestre pose des questions aux sociétés humaines qui l'habitent : des questions sur leur propre forme d'existence.

Les Alpes, cependant, sont des montagnes situées au milieu de cette partie du continent européen riche en échanges culturels, économiques et politiques. Elles sont – pour utiliser une expression chère à Claude Raffestin – un *commutateur* entre le Nord et le Sud. Et nombreuses sont les vieilles légendes qui évoquent d'anciennes malédictions pour ne pas avoir donné de l'aide à un pèlerin arrivé de l'autre versant et descendu d'un col : les montagnes sont nées des passeurs de cols, comme nous dit Bernard Crettaz. Les Alpes ne sont donc pas un obstacle et elles ne l'ont jamais été, sauf quand l'hostilité des hommes les bloquait : elles sont lieux de passages ! Mais elles sont aussi habitées, et cela justement parce qu'elles sont lieux de passages ! Celui qui passe rencontre celui qui habite et inversement : l'ailleurs se confronte avec le lieu et inversement.

C'est ainsi que naît et se développe une civilisation métisse : venu d'ailleurs et après les premières rencontres avec cette montagne il y a environ 300'000 ans, l'homme alpin a continué à se nourrir de ce qui vient de l'extérieur. C'est un homme historique, qui s'est créé à travers des processus constants d'adaptations et d'hybridations culturelles, génétiques, environnementales, religieuses et politiques. Cette dimension d'ouverture est sans doute une des premières choses que nous apprend le monde des Alpes et cela même si – comme chaque réalité – il est traversé par des contradictions : les sociétés alpines peuvent manifester une fermeture, voire des formes d'arriération, mais derrière cela se cache toujours l'ouverture, autrement dit, l'attention à l'ailleurs et la recherche pondérée de l'adaptation. C'est assurément un signe d'identité, c'est-à-dire l'auto-conscience d'exister

---

<sup>1</sup> Bernard CRETZAZ, 1998, *La beauté du reste, confession d'un conservateur de musée sur la perfection et l'enfermement de la Suisse et des Alpes*, Carouge (CH), Editions Zoé, 200 p.

<sup>2</sup> Enrico CAMANNI, 2017, *Storia delle Alpi, Le più belle montagne del mondo raccontate*, Pordenone, Edizioni Biblioteca dell'Immagine, 343 p.

que les groupes sociaux ont surtout quand l'attachement à son propre territoire est particulièrement sensible. Associé à l'ouverture, ce lien avec les lieux est le moteur de la dynamique territoriale.

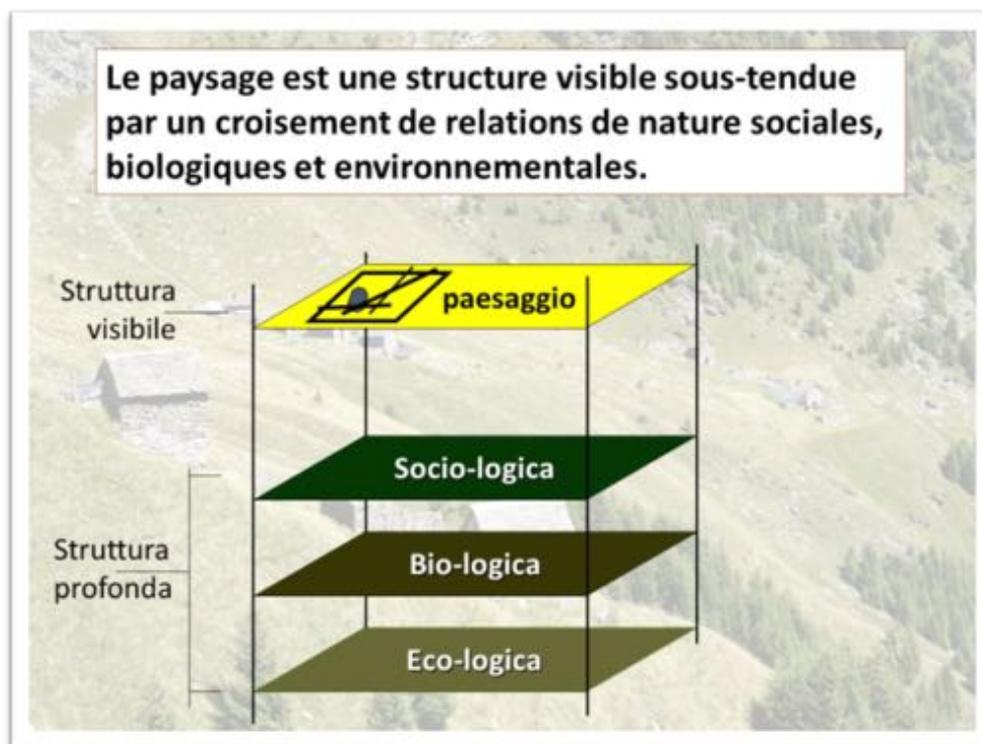
### 3. Nature et culture

Regardons un paysage. Ici, une reproduction d'un lieu du Val Malvaglia, au Tessin : des bâtisses ruinées, des bâtisses restaurées, des murs, des amas de pierres, des arbres, des clôtures, des roches, etc.



Il s'agit d'objets pouvant être classés en deux catégories : des éléments soi-disant naturels d'un côté et des artefacts humains de l'autre. Si les premiers renvoient à l'histoire naturelle de la Terre (de la géologie aux glaciations en passant par l'orogénèse et la colonisation végétale) et les seconds à des choix et interventions humaines, observés dans leur ensemble, ils révèlent un rapport historique à l'environnement : pour petit qu'il soit, ce fragment d'espace terrestre de la photographie est l'expression d'une vie et d'une organisation de l'habitat. Cette image montre comment le travail a transformé une situation territoriale donnée en une situation territoriale nouvelle. La réalité spatiale est donc une médaille à double face, ambiguë par nature parce que l'ensemble des éléments présent sur une surface terrestre donnée témoigne toujours d'un entrelacement quasi infini de cultures, de temps, de formes de vie, d'attentes et de souvenirs. Autrement dit, d'identité, de mémoire et de projets. C'est pour cela que les territoires résistent et changent simultanément.

Le rapport entre les êtres humains et leur espace se développe à l'intérieur d'un système de relations créé par l'intersection de trois logiques, que Claude Raffestin identifie avec le terme de Bio- Eco- Anthro-po-logiques. Les logiques de l'environnement donnent forme à des équilibres entre les différentes espèces animales et végétales et leurs substrats organiques et inorganiques : ces équilibres conditionnent leur métabolisme. Les espèces animales et végétales, dans leurs équilibres ou déséquilibres, créent ou reproduisent à leur tour les équilibres environnementaux. Les êtres humains n'échappent pas à ces interrelations. Cependant, les logiques découlant de leur vivre en société (choix culturel, choix des cultures agricoles, moyens et instruments de travail pour la production, l'échange et la consommation, les représentations individuelles et collectives, etc.) interfèrent à leur tour sur ces ensembles de relations. La face visible des choses, celle que nous pouvons observer avec nos yeux et les instruments à notre disposition, trouve ses racines dans l'interaction entre ces trois logiques : le paysage est la structure visible des actions humaines et les trois logiques en interaction sont la structure profonde des choses.



La transformation d'une situation territoriale donnée en une situation nouvelle – à travers le travail humain – est ce que nous appelons processus de territorialisation. Angelo Turco<sup>3</sup>, en développant le concept de territorialisation, en parle comme d'un processus composé de trois moments-clés<sup>4</sup> : la *dénomination*, la *réification* et la *structuration*.

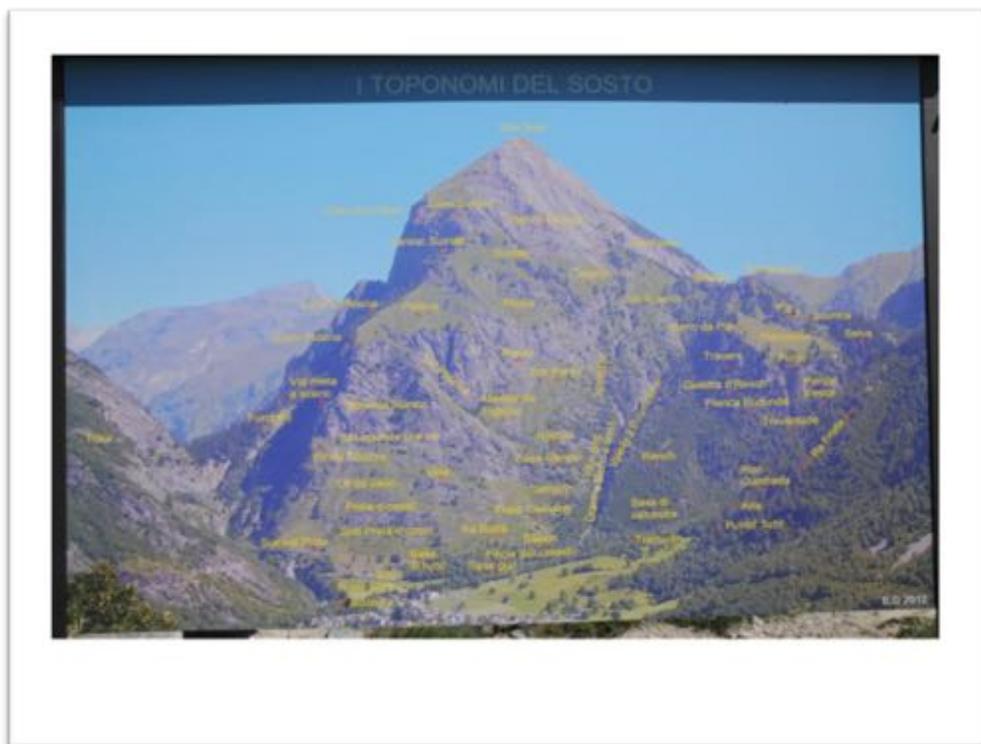
<sup>3</sup> TURCO Angelo, 1988, *Verso una teoria geografica della complessità*, Milano, Unicopli, 184 p.;  
2010, *Configurazioni della territorialità*, Milano, Franco Angeli, 329 p.

<sup>4</sup> Il ne s'agit pas forcément de moments au sens temporel et séquentiel du temps : ils peuvent se manifester simultanément aussi.

La *réification* – ou, si l'on préfère, la construction matérielle des choses – est considérée par Angelo Turco comme un processus à travers lequel l' « espace incorpore de la valeur anthropologique ». Cependant, l'auteur insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas d'un ajout d'aspects anthropologiques aux aspects physiques de l'espace, mais bien d'une absorption de ces derniers et de la remise en circulation de formes et fonctions nouvelles sous forme hybride. Par exemple, la construction d'un canal d'adduction d'eau sur un alpage (un bisse) exploite simultanément la capacité humaine à construire le matériel de captation et de transport de l'eau et les lois naturelles de la gravité et des fluides. Ou, encore, un des schémas classiques de construction des étables, comme par exemple celui qui consiste à installer le bétail sous le fenil et celui-ci sous un toit de lauzes ouvert aux courants d'air. Dans ce cas, c'est un mélange subtil de capacités humaines à construire un bâtiment où la chaleur des bêtes (qui tend à monter) est retenue par l'isolation que représente le foin, ce dernier déposé dans une chambre aérée en permanence pour le garder au sec et empêcher la fermentation et le danger d'incendie. Toute construction humaine – basée sur une connaissance scientifique ou pas – est une confusion de nature et de culture et non pas une addition de la seconde sur la première.

La *structuration* est l'ensemble des relations que les êtres humains tressent entre eux et avec leur environnement : c'est l'usage que l'on fait de ce qui résulte de la réification et de la dénomination. Une formation géographique, nous dit l'auteur, occupe un espace (celui sur lequel elle projette ses attentes), mais l'hétérogénéité qui caractérise tout groupe crée des attentes et des pratiques différentes (et donc des confrontations) dans les relations à l'espace occupé : celui-ci, dans sa transformation en territoire est donc soumis à une tension permanente due à la confrontation des initiatives de la part d'acteurs différents. Les récentes votations sur les résidences secondaires (Loi Weber) ou sur les parcs régionaux (Parco Adula, Parco del Locarnese) ou, encore, les débats sur protection des animaux (loup, coq de bruyère, etc.) témoignent de cette diversité d'attentes par rapport à un même espace (alpin, cette fois-ci).

La *dénomination* est sûrement un des premiers actes que réalise par nécessité l'être humain en face d'une réalité. Elle sert à identifier les personnes et les objets avec lesquels interférer et à en communiquer la nature aux autres membres de la société : sans cela il serait impossible de transformer l'espace en territoire. Il suffit de consulter une carte géographique ou, mieux encore, une carte topographique pour se rendre compte de combien de noms y sont inscrits. Ces noms permettent l'orientation, indiquent une modalité d'usage du territoire, en signalent les caractéristiques, etc. Il s'agit de « noms » qui peuvent subsister au-delà des usages contemporains en devenant, ainsi, les témoins d'une histoire, mais ce sont des « noms » qui peuvent aussi disparaître, oubliés ou remplacés par des « noms » contemporains, plus en syntonie avec les usages actuels de ce morceau d'espace. Cependant, leur fonction est toujours la même : celle de limiter la distance entre la représentation et la réalité dans le but de guider une action territoriale.



L'ancienne toponymie du Sosto, Commune de Blenio.

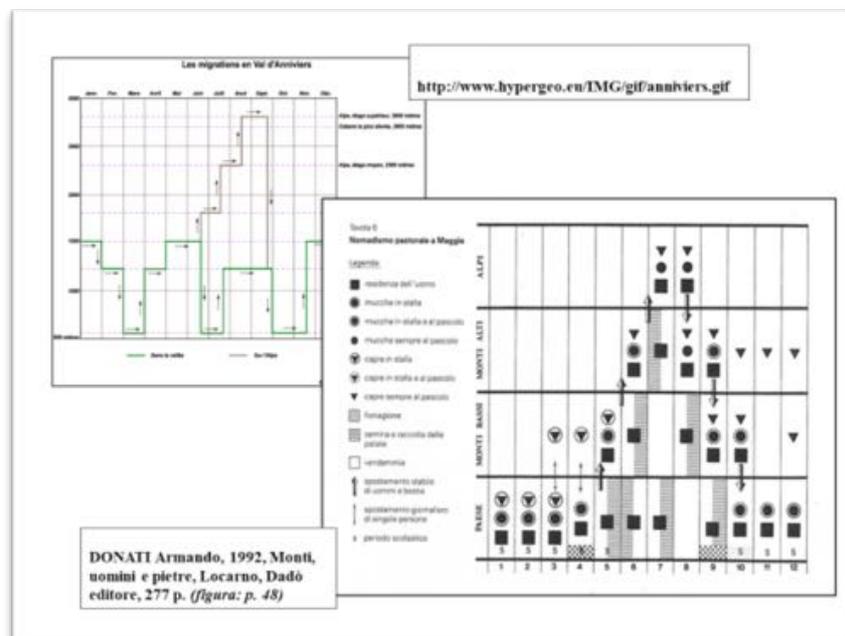
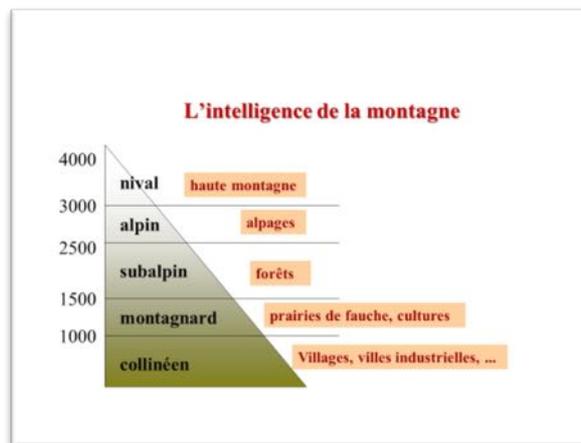
Le processus de territorialisation débouche sur ce que Claude Raffestin appelle la *territorialité*, qui n'est rien d'autre, en fin de compte, que le rapport entre la face visible des choses et la structure profonde qui la soutient. Dans les Alpes, deux sont les caractéristiques principales avec lesquelles les collectivités se sont confrontées et doivent toujours se confronter : la *verticalité* et la *fragmentation* de l'espace. Pour essayer de dévoiler ce rapport, celui qui étudie un territoire doit récolter et mettre en relation plusieurs catégories d'information, comme par exemple des images (photographies, vidéo, peintures, paysages), des objets (outils, ustensiles, constructions, noms et dénominations, pierres, végétaux, animaux, matériaux divers, etc.) et des textes (récits écrits ou oraux, légendes, chroniques, et ainsi de suite.).

#### 4. La verticalité

*« En ces temps-là la montagne était un paradis parce que les vaches donnaient tellement de lait que les humains n'avaient pas besoin de travailler. Et en ces temps-là, dans ces hauteurs paradisiaques, il y avait aussi la vigne. Ce temps de bonheur a duré jusqu'au jour où est arrivée la catastrophe. Venant de l'autre côté du col (la montagne est née des passeurs de cols) le mendiant demande l'aumône à ces gens qui vivent dans l'abondance. On lui refuse l'aumône parce que ... « la richesse endurec les cœurs ». Et là, c'est la malédiction : la montagne devient habitée par le froids, les torrents dangereux, les avalanches, les mauvais esprits, etc. C'est depuis là, qu'il faut descendre dans la vallée en dissociant ainsi la*

*civilisation de la vache qui est en haut et la civilisation de la vigne, qui est en bas. »<sup>5</sup>*

Le mendiant venait de l'autre côté de la montagne et pas de la plaine ; la malédiction est celle de la Bible (du Paradis terrestre) qui condamne les humains au travail et le travail est le processus d'adaptation qui donne forme à ce qu'on peut appeler *l'intelligence de la montagne*. Cette légende est intéressante dans la mesure où elle montre comment la verticalité, même à travers la malédiction, n'est pas un obstacle, mais une ressource. Tant le paysage que d'autres sources dévoilent les traces de cette capacité à exploiter les caractéristiques environnementales induites par la verticalité en montrant une fois de plus l'entrelacement entre nature et culture auquel oblige les Alpes.



L'utilisation de l'altitude selon les saisons.

<sup>5</sup> Bernard CRETATZ, Conférence donnée à la Médiathèque valaisanne de Martigny, notre transcription.

## 5. L'ouverture

Cependant, cette légende peut avoir une autre signification : celle de l'importance qu'a l'ouverture sur le monde extérieur aux collectivités présentes : avoir chassé le mendiant venu d'ailleurs a provoqué la malédiction ; la fermeture envers les autres peut porter à la catastrophe. Cette dimension, c'est-à-dire l'attention portée, simultanément, sur les espaces (physiques, sociaux, politiques, économiques ...) externes et sur les espaces internes transparaissait bien des positions d'un acteur local comme la Regione Trevalli quand elle insistait – dans son Programme de développement<sup>6</sup> de 1995 – sur la nécessité d'être à l'écoute de ce qui se passe à l'extérieur, pour ensuite le filtrer et le développer en tenant compte de ses propres potentialités. Dans ce cas et dans d'autres, nous sommes en face de l'idée qu'un espace se définit – et se construit – dans sa relation à l'extérieur. L'espace alpin est un espace de passage et sa caractéristique territoriale est celle d'une structure ouverte. Le paysage témoigne de comment la culture alpine est une culture de l'adaptation, où l'ailleurs introduit ses caractéristiques contemporaines sans toutefois jamais faire disparaître celles du local.

L'ouverture du monde alpin n'est pas donnée seulement par le transit et par l'adoption de marchandises, personnes et idées, mais aussi à travers le rapport direct que les Alpains auront, surtout depuis le XV siècle, avec le monde des plaines, européennes d'abord et outremer ensuite. En prenant une métaphore, l'ici est un cercle (le lieu d'habitation) qui génère la ligne (le voyage), mais une ligne qui à son tour ne peut qu'être circulaire, le cercle étant et restant le lieu de l'existence et de l'identité. L'émigration est sans doute l'exemple le plus significatif, illustré tant par les études historiques<sup>7</sup> que par des romans ou des films basés sur des interprétations historiques<sup>8</sup>, mais aussi, plus simplement, par le paysage. Dans ces exemples, la ligne est représentée par une ellipse qui porte les habitants des localités alpines vers d'autres plus ou moins lointaines contrées des plaines du Sud et du Nord, tant à l'Ouest qu'à l'Est, et qui les ramène plus ou moins régulièrement chez eux. L'expérience de l'Ailleurs imprègne l'ici, tant du point de vue idéologique à travers les récits (plus ou moins dramatiques) des émigrants<sup>9</sup>, que du point de vue matériel à travers ceux que nous pouvons appeler, aujourd'hui, les restes territoriaux de cette expérience<sup>10</sup>. L'expérience migratoire, dont la période « d'or » se situe entre les XV et XVIII siècles, se prolonge au-delà des Océans pendant le XIX et partie du XX siècle. Sa logique continue cependant encore aujourd'hui avec les retours sporadiques et aléatoires (parfois même définitifs) des héritiers de ces migrants qui ont fait leur vie (pas toujours – pour ne pas dire rarement – synonyme de fortune) dans

---

<sup>6</sup> REGIONE TREVALLI, 1995, *Programma di sviluppo*, p. 34.

<sup>7</sup> Cf. les travaux de Laurence Fontaine, de Patrizia Audenino, etc. ; la publication de 2005, *Lo spazio insubrico. Un'identità storica tra percorsi politici e realtà socio-economiche, 1500-1900*, a cura di LORENZETTI Luigi e VALSANGIACOMO Nelly, édité par Casagrande; et beaucoup d'autres, comme les études de Giorgio Cheda.

<sup>8</sup> Cf. le très beau roman de Anne CUNEO sur l'histoire de Carlo Gatti de Malvaglia (TI) ou le film de Bertrand Tavernier et Bernard Favre, *La Trace*.

<sup>9</sup> Cf. Giorgio Cheda et ses publications sur l'émigration outremer des Tessinois.

<sup>10</sup> Cfr. le Palazzo della Barca in Val Onsernone (TI) : sa forme architecturale est déjà surprenante en soi, mais une fois à l'intérieur, les meubles et l'agencement révèlent les traces de l'heureuse expérience française de ses anciens propriétaires.

ces autres mondes. On pourrait définir ce phénomène de *tourisme des racines* : un exemple intéressant est celui de Louise Rigozzi raconté dans le très beau livre de Fernando Ferrari<sup>11</sup>.

Bien sûr, l'émigration n'est pas un phénomène limité au monde des Alpes, au contraire, c'est un fait humain par définition, cependant pour les Alpes il reste une expérience historique marquante et, surtout, il témoigne d'un rapport particulier à l'ouverture : la relation entre l'ici et l'ailleurs se base sur une dialectique qui oscille entre la fascination et la méfiance, entre l'attraction et la distance. Cela est sans doute le fruit de l'auto-conscience de la fragilité de son lieu, de son environnement. Non seulement (je dirai, avec un brin de provocation : pas tant) de l'environnement dans le sens écologique<sup>12</sup>, mais surtout de l'environnement social. Auto-conscience de combien une ouverture sans méfiance puisse porter à la destruction identitaire d'une collectivité<sup>13</sup>, même si parfois elle s'exprime avec des discours et des positions qui apparaissent idéologiquement rétrogrades. Tout cela fait partie des contradictions qui caractérisent ces sociétés qui ont un ancrage territorial fort tout en étant ouvertes sur l'extérieur. L'opposition de principe à l'écologisme et à l'immigration n'exclue pas des pratiques écologiques et de solidarité, mais elle exprime cette méfiance « rurale » par rapport au monde « urbain », la méfiance de la tradition par rapport à la modernité<sup>14</sup>.

Cette dernière se base sur la recherche du nouveau et sur sa diffusion rapide, parce qu'elle est liée à l'accumulation du capital, lequel permet à son tour la recherche d'autres nouveautés. Son principe est celui de la recherche constante de combinaisons (matérielles et immatérielles) qui produisent de la rareté<sup>15</sup>. Sa logique est orientée vers le futur. La tradition – la tradition pure – est par contre orientée vers le passé, c'est-à-dire vers la reproduction de ce qui a donné des résultats positifs jusqu'ici. Elle se base sur la conservation de ces équilibres qui ont fait leurs preuves dans le temps. Ceci n'empêche pas l'adoption du nouveau, mais seulement après en avoir évalué la valeur ajoutée qu'il peut générer : l'existant pourra être remplacé par le nouveau seulement si l'évaluation est positive. Ce n'est pas le principe de la nouveauté et de sa capacité à produire du capital qui guide la tradition, mais le principe de la qualité qui assure l'existence sociale.

Les sociétés alpines sont des sociétés ouvertes, mais pas pour cela disposées à se fondre dans le magma d'une société liquide sans ancrages territoriaux ; les sociétés alpines sont des sociétés fermées, mais pas pour cela disposées au plaisir solitaire de l'extinction. Ce sont des sociétés qui revendiquent l'appartenance à leur temps (comme dirait Bernard Crettaz), donc des sociétés modernes, urbaines, mais à la différence des villes – territoires de la production de réseaux et d'invention – les Alpes ont encore un ancrage territorial qui les oblige à

---

<sup>11</sup> FERRARI Fernando, 2015, *Verde lapis, Anziani bleniesi raccontano*, collezione Impronte Bleniesi, Fondazione Voce di Blenio, Locarno, Dadò editore, 240 p.

<sup>12</sup> Nombreux sont, bien sûr, les exemples de ressources que les acteurs locaux ont vendu « à vil prix » à qui n'était pas des lieux, comme par exemple les eaux, dont les redevances fixées dans les contrats de l'époque arrivent à échéance et sont, aujourd'hui objet de révision. Ou encore les dégâts dans le paysage de certaines localités touristiques.

<sup>13</sup> Très belle, à cet égard, la figure du curé Don Giuseppe et de son rôle dans le livre de Plinio MARTINI, 1976, *Il fondo del sacco*, Bellinzona, Casagrande, 173 p. (il existe aussi en version française)

<sup>14</sup> La méfiance de la *pratique* par rapport à la *connaissance*.

<sup>15</sup> Et, surtout aujourd'hui, en programmant même volontairement l'obsolescences des choses.

l'adaptation : elle sont un territoire vertical qui amplifie les temps et les énergies pour les déplacements ; la circularité des saisons marque toujours fortement l'économie, la société et l'écologie de ces territoires. Si pour la ville le problème crucial est celui de l'énergie, pour les Alpes le problème crucial est celui du rapport environnement-société, un rapport fortement lié à la verticalité<sup>16</sup>, à ses rythmes et à ses paramètres. Le contrôle sur l'ouverture passe aujourd'hui par l'instruction scolaire et l'éducation environnementale : pas tant celle de l'écologisme (qui est encore une invention urbaine), mais celle de l'écologie au sens scientifique du terme, laquelle implique l'application pratique dans des contextes concrets. C'est pourquoi il est important que les choix politiques – régionaux ou nationaux – favorisent l'accessibilité à la formation contemporaine (professionnelle, technique ou supérieure, peu importe), à des services publics de pointe (comme des hôpitaux, des instituts de recherche, etc.), à des activités industrielles modernes<sup>17</sup> et ainsi de suite. Le monde alpin est riche de signes qui renvoient à l'importance d'un rapport étroit avec son territoire : ce sont les signes qui le rappellent à sa mémoire en insistant sur la nécessité de prendre en compte l'Ailleurs sans oublier l'Ici et inversement.

## 6. Conclusion

Il est difficile de conclure. Le monde alpin ne peut pas être résumé en peu de mots (et pas même avec beaucoup de mots), il est trop hétérogène et riche en expériences historiques et géographiques. Il y a toutefois au moins trois choses qu'un géographe est obligé d'apprendre quand il se confronte à ce monde fait de verticalité et de fragmentations<sup>18</sup> : régionalité, ouverture et environnement.

L'environnement alpin est le résultat de la territorialisation dans le sens que lui attribue Angelo Turco : ce métissage de nature et culture qui a permis aux êtres humains d'adapter et de s'adapter à ces terres particulières caractérisées par la verticalité. Similitudes et différences éparses ici et là ont donné naissance à des formes de régionalité qui ancrent leur existence sur des expériences historiques et géographiques sensibles à l'ouverture, aux développements et aux progrès qui se font ailleurs, mais toujours avec cette distance nécessaire à l'introduction prudente de la nouveauté que le monde des plaines produit avec rapidité. Pour ne pas être destructif, l'adaptation dans des environnements dont la sensibilité dépend de facteurs écologiques, implique la lenteur afin, justement, de prendre en considération les aspects sociaux et environnementaux locaux. Les Alpes sont un monde fragmenté et c'est bien pour cela que les caractéristiques identitaires (nées et enracinées dans ces croisements d'espaces physique, institutionnel et relationnel qui se sont développés dans l'histoire) peuvent être si marquantes : les formes d'alliances internes au monde alpin (Cotrao, Arge-Alp, Alpe-Adria ; Alliance des Villes alpines ; réseaux de villes

---

<sup>16</sup> Et à la fragmentation : il suffit d'observer les trajets que le relief vallonné impose !

<sup>17</sup> La récente proposition par les Autorités locales d'utiliser les terrains de l'ancienne fabrique Monteforno, disparue depuis longtemps, pour accueillir les Officines des CFF doit être prise en considération sérieusement : elles sont actuellement situées dans une zone qui, devenue centre urbain, rend absurde leur maintien. La Basse vallée de la Leventina n'est qu'à 15-20 minutes de Bellinzona et le lieu a une longue tradition industrielle.

<sup>18</sup> Le fameux « miroir brisé » chère aux époux Paul et Germaine Veyret de l'Institut de Géographie Alpine de Grenoble.

alpines, etc.) représentent (ou ont représenté) les stratégies contemporaines pour défendre l'ouverture e, simultanément, la particularité de ces territoires. La confrontation avec les expériences faites ailleurs dans les Alpes, de même qu'avec celles qui se déroulent dans le reste du monde, sont vitales pour permettre au monde alpin de continuer d'exister en se procurant l'information nécessaire à adapter et à s'adapter à son propre environnement écologique et social.

Le monde de la montagne apprend et rappelle au Géographe la complexité des sociétés humaines, complexité dans le sens de structures où toutes le composantes – y compris et surtout celles non-visibles – sont en étroite relation entre elles. Et que probablement ne disparaissent jamais ! En montagne, certaines parmi elles (sociales ou environnementales qu'elles soient) sont particulièrement sensibles et, si elles sont touchées, elles peuvent débousoler tout l'édifice.

**Dans les Alpes le Géographe est un peu comme un alpiniste. Il doit donc savoir progresser avec prudence dans ses analyses à cause, justement, de ces nombreuses composantes invisibles, continuellement présentes sous ses pas et savoir garder cette humilité qui lui permettra d'apprécier la vivacité, la chaleur et le sens de sociétés habitée par leur propre territoire.**



Lieu de passage et de résistance : train, route et rocher du Diable.